

## Seynabou Sonko: *Djinns* ou le roman de l'entre-deux

**Dominique BONNET**

*Universidad de Huelva*

domi@uhu.es

<https://orcid.org/0000-0002-6923-1451>

### Resumen

En su primera novela, *Djinns*, Seynabou Sonko, joven escritora franco-senegalesa, aborda el tema del biculturalismo a través de la búsqueda identitaria de la joven Penda, personaje central de la novela, cuyas preguntas son a menudo similares a las suyas. Se verá que, remontándose a las tradiciones senegalesas de su infancia, la autora toma como punto de partida la figura de los djinns, seres místicos invisibles de intenciones ambiguas que viven entre los humanos y los asocia en su novela a lo que la sociología occidental denomina esquizofrenia identitaria. Mediante este desdoblamiento cultural, los personajes, acompañados por sus djinns, consiguen adquirir una percepción más completa de su entorno, que les guiará hacia una armonía de identidad y lenguaje.

**Palabras clave:** Seynabou Sonko, biculturalismo, djinn, búsqueda identitaria, esquizofrenia.

### Résumé

Dans son premier roman, *Djinns*, Seynabou Sonko, jeune écrivaine franco-sénégalaise, aborde la problématique de la biculturalité s'appuyant sur la quête identitaire de la jeune Penda, personnage central de son roman dont les questionnements sont souvent proches des siens. Nous verrons que, revenant sur les traditions sénégalaises de son enfance, l'auteure part de la figure des djinns, êtres mystiques invisibles aux intentions ambiguës vivant parmi les humains et les associe dans son roman à ce que la sociologie occidentale dénomme la schizophrénie identitaire. Par ce dédoublement culturel, les personnages, accompagnés de leurs djinns, parviendront à acquérir une perception plus complète de leur environnement qui les acheminera vers une harmonie identitaire et linguistique.

**Mots clé :** Seynabou Sonko, biculturalité, djinn, quête identitaire, schizophrénie.

### Abstract

In her first novel, *Djinns*, Seynabou Sonko, a young Franco-Senegalese writer, explores the question of biculturalism through the identity quest of the young Penda, the main character in her story, whose questions are often similar to her own. We shall see that, going back to

---

\* Artículo recibido el 11/09/2023, aceptado el 10/11/2023.

the Senegalese traditions of her childhood, the author starts from the figure of the djinn, invisible mystical beings with ambiguous intentions living among humans and associates them in her novel with what occidental sociology calls identity schizophrenia. Through this cultural duality, the characters, accompanied by their djinns, will acquire a more complete perception of their environment, which will lead them to a harmony of identity and language.

**Keywords:** Seynabou Sonko, biculturalité, djinn, identity quest, schizophrenia.

## 1. Introduction

Seynabou Sonko est une écrivaine, chanteuse et compositrice franco-sénégalaise, née à Paris en 1993, de parents sénégalais. Elle a fait des études de lettres modernes à Montréal, puis a poursuivi sa formation en littérature dans un premier temps à Bruxelles, pour ensuite intégrer le master de création littéraire de l'Université Paris 8. Certains de ses textes ont été publiés dans les revues *Sabir* et *Muscles*, et elle travaille aussi sur la mise en musique de ses propres compositions qu'elle chante sous le pseudonyme de Naboo. En 2023, elle a publié son premier roman chez Grasset, *Djinns*, qui met en relief l'expérience de la quête identitaire d'une très jeune femme, Penda, dont le parcours biculturel parfois complexe, nous renvoie souvent à celui de son auteure. Dans ce roman une jeune fille, Penda, aidée de sa grand-mère Mami Pirate, cherche à faire sortir son ami d'enfance Jimmy de l'hôpital psychiatrique dans lequel il a été interné, en raison d'un comportement incontrôlable et violent au cours d'une bagarre. *Djinns* est, sans doute, un roman sur la biculturalité, plus précisément sur ce que les sociologues appellent la schizophrénie identitaire, mais *Djinns* est également l'histoire de la vie quotidienne et des tourments intérieurs de sa jeune narratrice, Penda. Un premier roman qui joue avec la langue, mais aussi avec l'imaginaire et qui nous présente une recherche identitaire, celle d'une universelle Penda, au cœur de la confrontation de deux univers.

Si dans le cas de Seynabou Sonko nous ne pouvons pas véritablement parler d'exil, nous pourrions pourtant évoquer un certain exil intérieur de par sa biculturalité et son expérience au sein de la société française. L'auteure elle-même du reste y fait allusion, considérant que malgré la liberté dont elle jouit, son ressenti y est parfois celle d'une exilée n'appartenant pas, de son point de vue, à la norme française qu'elle attribue à l'homme blanc (Rosemont, 2023). Tout comme Penda, son personnage central, elle est imprégnée de plusieurs cultures, de plusieurs influences linguistiques ou de différents milieux sociaux. C'est par le biais du djinn intérieur de la jeune Penda, incarné par un homme blanc, celui-là même désigné auparavant comme étant la norme dans la société française, que l'auteure tente de trouver des réponses aux questionnements de Penda, qui sont aussi un peu les siens. Cet homme blanc, tout d'abord envisagé comme un ennemi, deviendra progressivement un genre d'allié pour Penda, faisant désormais partie de son être sous la forme de ce djinn intérieur. Dans une interview,

Seynabou Sonko rend compte de cette architecture narrative autour de la figure du djinn, se justifiant de la sorte :

J'ai mis énormément de temps à écrire le mot schizophrène. Le point de départ, c'était la narratrice, qui était habitée par un Djinn blanc. En fait, j'avais envie de parler de racisme, et la meilleure manière pour moi d'en parler était d'inscrire son pire ennemi politique à l'intérieur d'elle-même, et à partir de là, de créer une sorte de questions-réponses mentales. Je voulais montrer ce qui se passe à l'intérieur de la psyché d'une jeune femme noire, qui subit le racisme en France, un pays qui l'a vu naître. Dans le débat public, on parle souvent de schizophrénie identitaire, et comme je ne voulais pas faire un roman sociologique, il m'a semblé intéressant d'incarner la schizophrénie identitaire de ma narratrice par un véritable personnage (Rosemont, 2023 : en ligne).

Tout au long du roman, nous suivrons ces djinns, sortes de génies issus des croyances préislamiques. En outre, nous concevons que ces êtres invisibles représentent le versant culturel sénégalais de la jeune Penda qui aura, dans le roman de Seynabou Sonko, son équivalent occidental dans la schizophrénie diagnostiquée à son ami Jimmy, lors de son internement en hôpital psychiatrique. Dès lors, nous pouvons parler de *Djinns* comme d'un roman axé sur l'acharnement d'une jeune femme dans son exploration identitaire, dans sa détermination à trouver la place qui lui correspond dans la société, la française ou la sénégalaise et dans sa volonté de fuir toute catégorisation sociale, raciale ou de genre.

Pour comprendre le cheminement de Penda dans cette quête multiple, notre réflexion s'articulera en trois parties. La première cherchera à définir ce que sont les djinns, ainsi que leur rôle dans un système de représentations et un imaginaire africain, pour finalement clarifier leur fonction dans le roman de Seynabou Sonko. De cette partie émanera la seconde qui mettra en lumière le rôle du djinn dans le dédoublement personnel de Penda, de par sa contribution à la construction de l'harmonie identitaire retrouvée, ayant facilité chez la jeune femme la compréhension de cette société inversée constamment renvoyée par son djinn. Finalement, nous observerons que la démarche de Penda passe par l'élaboration d'une langue composite, selon le terme employé par Patrick Charaudeau (2001), qui lui permettra de se sentir à sa place dans chaque sphère fréquentée.

## 2. Djinns : définition et fonction

Afin d'appréhender la portée du titre du roman de Seynabou Sonko, *Djinns*, nous nous arrêterons tout d'abord, sur le rôle de ces êtres mystiques, non seulement dans la tradition sénégalaise et musulmane, mais encore et surtout dans le déroulement de l'intrigue, tentant d'en donner une définition tout en soulignant leur importance et leur fonction.

Selon Pierre Lory (2011 : 93), dans les traditions prophétiques (*hadīth-s*) du Coran, « l'univers est peuplé par trois catégories d'êtres conscients : les anges, les djinns et les hommes ». À cela il ajoute que si les anges sont des envoyés de Dieu ayant accès au royaume des cieux, les djinns évoluent quant à eux parmi les hommes, se mêlant à leurs vies de façon parallèle ou convergente. Ils accompagnent les hommes dans leur vie quotidienne et vivent à leurs côtés, accomplissant des tâches similaires au sein d'une société commune. Mais, bien que le djinn soit souvent considéré comme un être maléfaisant, il n'est pas pour autant la figure antagonique de l'ange, puisque les premiers sont des êtres terrestres et les seconds, célestes. Leurs fonctions et leurs influences sont différentes.

Le profil du djinn type reste difficile à établir, néanmoins de nombreux chercheurs, ainsi que la plupart des autorités religieuses spécialistes en la matière s'accordent sur deux points : d'une part leur grande intelligence et, d'autre part, leur appartenance à un monde invisible pour beaucoup, pouvant parfois établir des connexions avec certaines personnes élues (Tourneux, 1999). C'est cette invisibilité, primordiale et principale dans la vie et la fonction de ces êtres, qui semble avoir été mise en relief par l'étymologie du mot djinns, comme nous l'indique Pierre Lory : « Le terme dérive de la racine arabe JNN – qui n'a rien à voir avec le latin *genius*, comme l'ont suggéré certains philologues. Cette racine JNN suggère l'idée de ce qui est caché, obscur, invisible » (Lory, 2011 : 94). La croyance aux djinns est bien antérieure à l'Islam en Arabie et elle retrace davantage un système de représentation, qu'une partie de la religion ; ce qui rejoint la vision de Seynabou Sonko héritée de son éducation sénégalaise, de même que l'utilisation littéraire qu'elle en fait au sein de son premier roman, tel qu'elle le raconte au cours d'une interview :

Les djinns sont arrivés par mon éducation religieuse même si je ne sais pas si je peux vraiment utiliser ce mot-là, mes parents viennent du Sénégal, tous les deux. Moi j'ai grandi en France mais peut-être la seule chose qu'on m'a transmise du Sénégal c'est la figure des djinns [...] une manière de prendre soin les uns des autres, [...] des symboles que j'ai intégrés moi-même [...] Après, cette croyance est venue se confirmer, ça faisait vraiment partie du patrimoine culturel et les gens parlaient des djinns de manière tout à fait normale et quotidienne. C'est à partir de là que j'ai trouvé ça intéressant et c'est venu se confronter à ma vision très occidentale des choses, une vision très rationnelle, mais j'ai compris que pas forcément incompatible et que je pouvais avoir les deux, que je n'avais pas à choisir (Lacaille, 2023 : en ligne).

Il nous paraît également important d'évoquer la psychiatrie transculturelle qui s'intéresse à « l'impact de la culture sur la santé mentale et la maladie et remet le patient

au centre de la relation en respectant ses manières de faire et de penser, individuellement mais aussi collectivement » (Mc Mahon, Radjack & Moro, 2020 : 54), pour aborder l'influence des djinns dans certaines maladies physiques ou psychiques. Toutefois, force est de constater que leur assimilation au sein du Coran ne leur accorderait plus un statut identique à celui qu'ils avaient dans la culture originelle : « La conception des djinns telle qu'elle est véhiculée à travers la tradition musulmane est celle d'êtres analogues aux humains, mais vivant de façon en quelque sorte inversée : ils se nourrissent d'ordures, vivent généralement sous la terre dans les endroits déserts, sauvages » (Lory, 2011 : 94).

Dans le livre de Seynabou Sonko, les djinns sont présents sous les différentes facettes et versions que nous venons de recenser, respectant toutes leur invisibilité au sein de la société. Suivant la tradition populaire, seuls les élus, ici Mami Pirate et Penda, ont le pouvoir de les percevoir, de les déchiffrer, de les utiliser, mais aussi de les neutraliser. Elles seules sont aptes à déceler leurs natures et leurs propos. En lien avec ses origines sénégalaises et l'éducation qui en découle l'auteure joint au sein de son écriture les traits populaires de ces êtres subtils, que sont les djinns, aux traditions de la culture préislamique :

Une des premières choses que m'a transmise Mami Pirate concernant les djinns c'est que chaque être humain en a un, mais que seules les personnes prédisposées à rentrer en contact avec l'invisible peuvent le voir. Mami avait intégré cette croyance préislamique dans sa pratique de guérisseuse. Son art était un mélange provenant de son éducation coranique sénégalaise, et aussi des rites animistes qu'elle avait appris avec Tonino au Gabon (Sonko, 2023 : 32).

Ils accompagnent les personnages dans leurs vies personnelles et quotidiennes, conservant ce trait principal de la culture populaire et font aussi partie de ce monde inversé, suggéré par les écrits coraniques, dont nous parle Seynabou Sonko à plusieurs reprises :

Mon djinn était plutôt gentil je crois. Il aimait les livres avec des images dedans. La crème de marron et Paname. Paris même. On cohabitait en bonne entente, il savait se faire oublier, même si des fois c'était un vrai bâtard, j'le cache pas. Les djinns, peu importe sous quelle forme ils se manifestent, peuvent être de sacrés bâtards (Sonko, 2023 : 35).

Mais ce renversement n'est pas représenté, dans le cas du djinn de Penda, par un univers immonde et abject au sens où l'entend le Coran. Cette inversion se manifeste plutôt en tant que réverbération interculturelle : certains djinns du roman évoluent bel et bien dans un univers adverse ; c'est notamment le cas de celui de Penda, puisque ce dernier se construit dans une culture et un genre différents, deux facteurs

qui renvoient sans cesse Penda à sa condition. Le djinn de Penda est un homme blanc qui incarne ainsi l'antithèse de la jeune femme noire, devenant d'une certaine façon dans le roman une représentation fictionnelle du racisme « ordinaire » :

Le bus était bondé, mais mon djinn et moi on a réussi à trouver une place assise pépère, jusqu'à ce qu'une femme blanche me demande à moi de lui céder la place [...] Elle s'était dirigée vers moi avec dans les yeux une immense détermination, vers moi qui étais pourtant à l'autre bout du bus, pour me demander de lui céder mon siège, avec pour seul alibi un marmot qui s'accrochait à sa jambe comme à un cornet de glace [...] j'étais ce qu'il y avait de plus inoffensif, celle sur qui était tatoué « négresse » sur le front (Sonko, 2023 : 90).

Un ressenti que Seynabou Sonko avoue, elle-même, avoir éprouvé en France :

À l'instar de Penda, je ne me sens pas à la marge, je me sens appartenir à la norme, explique Seynabou, sauf qu'on me rappelle souvent que ce n'est pas le cas. Ce qui représente la norme en France, c'est l'homme blanc – comme le djinn de Penda ! En la faisant cohabiter avec son pire ennemi, j'ai pu jongler avec beaucoup de registres différents (Rosemont, 2023 : en ligne).

Par le prisme de son djinn, Penda parvient à déceler les inégalités sociales et de genre : elle interprète le regard des autres dans la société et filtre également l'agressivité masculine. Le djinn devient alors une espèce de médiateur entre la perception que Penda a de son identité et de son genre et celle que les autres lui renvoient, la mettant constamment face à son emplacement dans la société.

Le rôle du djinn dans le roman de Seynabou Sonko nous fait basculer dans l'ethnopsychiatrie qui associe le pluriel du terme djinn à la notion de folie : « *jenoun* ou *jnoun* a donné *junan* ou *jenan* qui signifie la folie – car être pris, capturé par un être invisible implique l'aliénation de la personne » (Nathan, 2000), de la sorte que « *Majnoun* signifie être sous l'emprise d'un djinn – donc, littéralement : endjinné – mot généralement utilisé pour désigner la folie » (Nathan, 2000 : en ligne). Le djinn s'affirme comme étant donc responsable, dans certaines cultures, des troubles psychiques et psychiatriques. En outre, selon Frantz Fanon (1968 : 21), la revendication de ces mythes est aussi une affirmation inconsciente de lutte et de résistance contre le système colonial : « L'atmosphère de mythe et de magie, en me faisant peur, se comporte comme une réalité indubitable. En me terrifiant, elle m'intègre dans les traditions, dans l'histoire de ma contrée ou de ma tribu, mais dans le même temps, elle me rassure, elle me délivre un statut, un bulletin d'état civil ».

Dans le roman de Seynabou Sonko, Jimmy, ami proche de Penda, est placé en hôpital psychiatrique suite à un comportement violent et étrange au cours d'une bagarre en banlieue : « Ils ont tout vu. L'effroi dans les yeux de Jimmy, sa détermination,

sa monstruosité. Ils ont tout entendu, les râles, la colère, l'appel à l'aide » (Sonko, 2023 : 24). Le djinn de Jimmy, à l'instar de celui de Penda, marquera dès lors dans le livre la disjonction culturelle, dans le domaine scientifique et médical. Dès le tout début du roman, la grand-mère de Penda déchiffre aisément quelle est la nature du problème de Jimmy et manifeste l'aversion ressentie pour la médecine occidentale, dans une volonté de cloisonner les deux cultures : « Mami a dit, tu sais Penda, les pys c'est pour les Blancs, allons sortir Jimmy de là » (Sonko, 2023 : 12). Le dilemme est incarné par le conflit d'opinions entre la vision de Mami Pirate, guérisseuse africaine qui, dans son diagnostic, évoque le djinn de Jimmy « pas content, pas content du tout » (Sonko, 2023 : 14), et la schizophrénie annoncée par la psychiatre Lydia Duval, exerçant au sein du GHU Maison Blanche, nom qui symboliquement vient renforcer cette distance culturelle au même titre que l'attitude infantilisante et rabaisante de la psychiatre :

Madame la psy a posé son pouce et son index sur son menton, en mode c'est intéressant. On aurait dit que durant toute sa carrière elle avait attendu qu'une occasion comme celle-là se présente, se retrouver face à une guérisseuse arriérée. C'est ce que semblait dire son regard rempli de condescendance. Le malaise que ça a créé, c'était trop (Sonko, 2023 : 12).

En conséquence, la plupart des personnages se retrouvent au milieu de tourments identitaires et culturels que l'univers des djinns permet de mettre à découvert. Dans le cas de Penda, son impression de bilinguisme au sein de la société française, se retrouvant sur la frontière entre ses deux mondes, l'entraîne vers certains questionnements que nous essaierons de résoudre dans la suite de ce travail.

### **3. Le Djinn ou le regard de l'autre dans la construction identitaire**

La sensation d'équilibrisme qu'éprouve Penda, dans les différentes sphères de sa vie quotidienne, nous permet d'appréhender la question de l'identité qui se trouve au cœur du livre de Seynabou Sonko. Dans la quête des personnages, surgissent des problématiques telles que le regard de l'autre en société ou encore celle de l'héritage colonial, tangible ou pas, à l'image des djinns qui en sont souvent le reflet. Le titre du livre, *Djinns*, met en évidence la volonté de l'auteure de faciliter pour ses personnages la mise en lumière de leurs doubles invisibles qui restent fondamentaux dans leurs recherches, car tous ces êtres sont attrapés entre deux cultures, deux mondes et parfois deux genres. Il est intéressant de souligner que nous retrouvons des thématiques approchantes, sujettes à des problématiques similaires chez d'autres écrivaines. Nous pourrions citer notamment Fatou Diome, auteure elle aussi franco-sénégalaise, qui tente dans son écriture d'ouvrir la voie vers une harmonie partant de la paix et du consensus ainsi que d'une action individuelle plutôt que communautaire. Par ces mots prononcés au cours d'une interview réalisée par le journal, *Jeuneafrique* : « Constituer des meutes pour aller renverser des statues n'a rien de glorieux. C'est primaire, c'est

primitif » (Juompan-Yakam, 2022 : en ligne), elle remet en cause les actes de barbarie collective qui, selon elle, ne permettent pas de se libérer d'une colonisation toujours latente, bien au contraire, puisque ces manifestations ne font que mettre en relief le côté primitif de ces populations opprimées par le passé. Elle combat ainsi l'assignation identitaire enjointe, d'après elle, par les Blancs, qui contraignent les Noirs à se constituer comme un peuple marqué par une amertume génétique qui les inciterait à la révolte violente prolongée dans le temps, propos qu'elle développe ici :

Ressasser les mêmes sujets est finalement une forme de lâcheté [...] C'est une manière de se protéger en restant enfermé dans le cocon de l'esclavage et de la colonisation, deux thèmes qui font toujours consensus. Ils rallient le plus grand nombre, qui pleurniche, critique, sans être capable de formuler la moindre solution. Je préfère être force de proposition [...] C'est de l'assignation identitaire. L'accepter, c'est faire le jeu des racistes et des sectaires. Elle consiste à nier l'aptitude de l'autre à se définir. Un Noir n'en vaut pas un autre ; chacun a sa propre histoire (Juompan-Yakam, 2022 : en ligne).

Une perspective que nous retrouvons chez le personnage de Penda dont la recherche identitaire est intimement liée à son cheminement personnel, qu'elle entreprend par le biais de son double, son djinn.

Penda est une jeune fille d'origine sénégalaise d'une vingtaine d'années qui, à la mort de sa mère, fut élevée, aux côtés de sa sœur Shango, par sa grand-mère guérisseuse, Mami Pirate. À l'image de sa grand-mère « Sénégalaise devenue paria dans sa famille au Sénégal, qui s'était recréé des racines au Gabon tout en élevant ses petites-filles en France » (Sonko, 2023 : 173), Penda est libre et ne veut se voir ranger dans aucune catégorie : elle s'habille tel un garçon et sa vie fluctue entre ses deux univers, français d'un côté, sénégalais de l'autre. Cependant, *Djinn*s n'est pas simplement un roman sur la diversité culturelle au même titre que la schizophrénie n'est pas seulement celle de Jimmy. Penda, comme tant d'autres femmes de son âge, se bat au quotidien pour lutter contre la pauvreté, la solitude ou le racisme, entre autres. Ses traversées de Paris sur son skate symbolisent sa liberté, en dépit de tous les obstacles rencontrés :

J'ai attrapé ma planche de skate, et j'suis descendue. Dans ma précipitation, j'ai évité de justesse une chute qui aurait pu être méga douloureuse si je n'avais pas appris à tomber. La faute aux coquilles des marrons qui sont en nombre sur la place en automne. Je suis tout de même repartie sur ma planche. Sur la route, le danger pouvait venir des automobilistes, mais au moins le sol était lisse, et j'avais suffisamment d'espace pour slalomer la descente en toute liberté (Sonko, 2023 : 126).

Penda reste donc libre avant tout, questionnant et rejetant tout type de catégorisation ou d'amalgame, dans ce que désignait Fatou Diome, en définitive, par *assignation identitaire*. De la sorte, lorsque Penda affirme : « Quand je m'habillais comme un garçon, ce n'était pas un adieu aux artifices dits féminins, simplement je voulais me sentir libre de mélanger dans la même tenue les attributs de mon djinn et les miens. Je voulais qu'on me foute la paix » (Sonko, 2023 : 76), nous percevons à nouveau son désir de vivre librement, mêlant sans peine la personnalité de son djinn et la sienne, dans une fluidité culturelle et de genre qui n'est propre qu'à elle seule.

Le cheminement de Penda passe forcément par le Sénégal, son *autre* pays. Un seul chapitre, *Tiers-lieu*, revient sur l'unique voyage de Penda au Sénégal à l'âge de 12 ans. Le titre donné à ce chapitre nous fait inévitablement penser au « tiers espace » dont nous parle Homi K. Bhabha dans *Les lieux de la culture* (2007), qu'il désigne encore comme un « espace de l'entre-deux », un espace qui semble être celui de la transgression, de la prise de conscience. Il s'agit donc d'un chapitre charnière dont le titre n'est pas laissé au hasard. Pendant ce voyage Penda, déjà consciente de l'identité de son djinn, savait que, dès leur arrivée au Sénégal, elle le ferait basculer dans une situation similaire à la sienne en France : « Se retrouver dans un pays à majorité noire a été très déconcertant pour lui. C'est pas les vacances mon gars, t'as vu, je lui disais » (Sonko, 2023 : 58). Le rapport est inversé puisque le djinn de Penda se retrouve en position minoritaire au sein de la société sénégalaise : c'est le chapitre de la transgression de Penda, pendant lequel elle cesse de se conformer et inverse les rapports de force, mais aussi de celle de son djinn qui la met face à ses doutes, à ses retranchements. Ce chapitre est le seul qui se déroule dans le pays africain et malgré sa couleur de peau, Penda se sent toujours différente et étrangère dans un pays où son intégration devrait être beaucoup plus douce. Le point commun entre sa position en France et au Sénégal reste le regard de l'autre, inéluctable dans la construction identitaire tel que l'expose Patrick Charaudeau (2009 : 22) :

Le problème de l'identité commence quand on parle de moi, ce qui m'oblige à m'interroger sur le « qui suis-je? » : celui que je crois être, ou celui que l'autre dit que je suis? Moi qui me regarde ou moi à travers le regard de l'autre ?

Dans le roman de Seynabou Sonko, Penda intègre ce regard grâce à son djinn en France, mais aussi au Sénégal. Penda saisit dans le regard des autres qu'elle n'est pas non plus invisible au Sénégal :

À peine arrivés sur le territoire, on s'est fait repérer direct. En même temps, avec la dégaine que j'avais, j'aurais dû m'y attendre. C'est simple, quand t'es sénégalaise, si t'es pas coiffée, pas mariée, t'es soit droguée, soit artiste. Aucune sénégalaise digne de ce nom ne se rase les cheveux. Moi j'avais octroyé ça à mon djinn, pour lui offrir un semblant de masculinité. On avait

un accord lui et moi, je me rasais les cheveux à condition qu'il m'aide quand j'aurais vraiment besoin de lui à Paris (Sonko, 2023 : 57).

Si Penda perçoit cette différence grâce à son djinn, c'est qu'il la pousse à repenser et à refonder sa véritable individualité, en tenant compte de son capital culturel et personnel : « Mon djinn disait aussi que si en plus je n'étais pas capable de parler de Dakar et de sa corniche avec ferveur et engouement, valait mieux que je passe mon chemin, d'aller où on m'appréciait pour ce que je suis, pas pour ce que je représente » (Sonko, 2023 : 92). Penda comprend qu'elle n'est la norme ni en France, ni au Sénégal et ne se reconnaît dans l'identité collective d'aucun de ces deux pays, tel que l'énonce Charaudeau (2009 : 24) :

Dans l'identité collective, un plus un ne font pas deux, mais un nouveau un qui englobe les deux. Voilà pourquoi nous avons souvent du mal à nous reconnaître dans le jugement des autres. On ne sait pas exactement quelle est la part de notre singularité, de notre appartenance au groupe et de l'effet du regard des autres sur soi.

Par le biais du reflet que son djinn lui renvoie dans chaque contexte, Penda décèle sa singularité en France et au Sénégal et parvient à concevoir ce tiers-lieu, cet « espace de l'entre-deux » :

Quand j'y pense, dix ans et bien des épisodes plus tard, ce voyage m'a permis d'appréhender autrement l'invisible en moi. Cette fois j'avais compris, rien n'était plus fatigant que de devoir justifier de son existence, que ce soit d'un côté ou de l'autre de la Méditerranée. Mon ambition était ailleurs, dans un lieu où les choses auraient plus d'importance que les êtres, où l'invisible servirait à imaginer un nouveau monde, digne d'être rendu visible (Sonko, 2023 : 62).

C'est au sein de ce chapitre central dont le titre tend à définir un nouvel espace, celui de Penda, que le djinn, qui incarne le regard de l'autre, fait entendre à la jeune fille sa différence, sa pluralité : « Il n'y a pas de prise de conscience de sa propre existence sans perception de l'existence d'un autre qui soit différent. La perception de la différence de l'autre constitue d'abord la preuve de sa propre identité. C'est le principe d'altérité » (Charaudeau, 2009 : 27).

Désormais, c'est sur les traces de la schizophrénie diagnostiquée à Jimmy qu'elle réussira à trouver un équilibre dans cette « quête du soi, au nom d'une recherche de l'authenticité : saisir son identité serait saisir l'authenticité de son être » (Charaudeau, 2009 : 25). En assumant sa propre schizophrénie identitaire, Penda décide, en compagnie de son ami d'enfance, Chico, de prendre elle aussi le remède prescrit par Mami Pirate pour soigner Jimmy : la racine d'un arbuste nommé Iboga. Cette racine, Penda

va la chercher là où sa grand-mère l'aurait supposément plantée en France, dans le mirage d'une hybridation de la culture sénégalaise au sein d'une des forêts françaises les plus célèbres, celle de Fontainebleau. Penda finit par la découvrir et en la consommant, l'alchimie s'opère faisant que toutes les pièces du puzzle interculturel de Penda se mettent en place. Lorsque Mami Pirate apprend la démarche de sa petite fille, elle prononce les mots tant attendus pour la sérénité de Penda :

C'est une richesse de parler deux langues, même plus, avoir des djinns ne fait pas de toi une personne malade, c'est sain, l'unité du sujet est une construction qui cloisonne, et elle a ajouté que je ne devais pas me sentir obligée de trancher sur quoi que ce soit [...] Ces paroles, venant de Mami, je les attendais depuis blindé. Avant de raccrocher, elle a ajouté, il n'y a pas à se poser la question de choisir, il faut aller vers soi, rester pirate (Sonko, 2023 : 173).

Penda finit ainsi par vivre apaisée dans sa diversité : « Pour la première fois de ma vie, cette pluralité d'identités m'est apparue comme une force et non un tiraillement » (Sonko, 2023 : 171).

#### **4. Émergence d'une langue composite au service de la pluralité identitaire**

Au sein de cette problématique identitaire, la langue et son usage jouent, dans le livre de Seynabou Sonko, un rôle fondamental. Penda, à la différence de sa sœur Shango et de sa grand-mère, n'a que quelques notions élémentaires de wolof : « moi qui balbutie tout juste bonjour en wolof » (Sonko, 2023 : 58). Néanmoins, elle se sent souvent traductrice dans cet univers biculturel dans lequel elle évolue :

Mami s'est adressée directement à moi, elle a dit t'imagines Penda, si je dois expliquer à tous les Blancs que je rencontre en quoi consiste mon métier, je travaille plus, c'est pas écologique. Il y a eu un silence. Étais-je censée traduire ces paroles, alors que celle à qui elles étaient destinées savait très bien là où Mami voulait en venir ? » (Sonko, 2023 : 12).

À l'image de sa construction identitaire, Penda parvient à composer son univers linguistique particulier. Femme plurielle, elle s'acharne à fusionner les différentes langues de sa vie dans sa détermination de rester libre. Dans l'approche de Penda, il convient de rappeler que :

La langue n'est pas le tout du langage. On pourrait même dire qu'elle n'est rien sans le discours, c'est-à-dire ce qui la met en œuvre, ce qui régule son usage et qui dépend, par conséquent, de l'identité de ses utilisateurs [...] Cela veut dire que ce n'est pas la langue qui témoigne des spécificités culturelles, mais le discours. Pour le dire autrement, ce ne sont ni les mots dans leur morphologie ni les règles de syntaxe qui sont porteurs de cultu-

rel, mais les manières de parler de chaque communauté, les façons d'employer les mots, les manières de raisonner, de raconter, d'argumenter pour blaguer, pour expliquer, pour persuader, pour séduire (Charaudeau, 2001 : 343).

Penda parle comme elle vit, comme elle roule à skate, vite, sincère, engagée et irréfrenable :

J'ai roulé. J'ai roulé sans destination aucune [...] J'ai roulé jusqu'à ce que le grésillement des roues contre le bitume rythme mes pensées, jusqu'à ce que mon oreille interne interprète sa propre musique, jusqu'à ce que je ne reconnaisse plus le nom des rues. J'ai roulé par nécessité de mouvement, roulé pour ne pas attendre, roulé pour ne pas pleurer, et pleuré tout de même à un feu orange qui a provoqué en moi une indécision horrible (Sonko, 2023 : 30).

De fait, le parler de Penda donne lieu à l'émergence d'une langue orale où se mêlent tous ses paramètres : ses origines sénégalaises, son éducation en France et sa résidence en banlieue. Sa langue est donc riche de l'héritage de tous ces facteurs dans une composition identitaire unique. Dans son usage de la langue française, Penda parle en argot : « celui dont le taf était de guetter l'arrivée des condés » (Sonko, 2023 : 25) et en verlan dans la cité : « la reum de Jimmy était sur la place en train de gueuler » (Sonko, 2023 : 48), parvenant ainsi à se forger une identité sociale. Elle utilise des mots wolofs dans sa communication familiale : « alors qu'on mangeait du soupou kandja » (Sonko, 2023 : 59), afin de préserver son identité sénégalaise. Parfois même elle s'exprime en arabe : « j'ai dit *Bismi Allahi Ar-Rahmani Ar-Rahim* » (Sonko, 2023 : 152), convoquant ses souvenirs d'enfance et son passage éphémère à l'école coranique. Enfin elle contrôle l'emploi et la signification de certains termes directement liés aux activités de guérisseuse de sa grand-mère : « tout le monde savait que Jimmy était un peu spécial, pour ne pas dire *jnounné* » (Sonko, 2023 : 10), de par l'éducation que celle-ci lui a donnée dans sa volonté d'en faire son héritière.

Ce qui débouche sur cette langue aux identités multiples qui exacerbe le sentiment multiculturel chez Penda : « J'avais l'impression d'être bilingue au sein même du français » (Sonko, 2023 : 14). De la sorte, Penda construit sa langue en accord avec son identité, la rendant inclusive dans sa totalité. Dans sa pluralité culturelle, elle a recours à un usage de la langue sciemment ciblé pour chaque communauté, selon une perspective sociale, hiérarchique, culturelle et religieuse, parfaissant son identité culturelle par le biais du langage :

Pour traiter de l'identité culturelle à travers les faits de langage, il faut se référer à ce qu'est la compétence langagière [...] la langue doit être étudiée en relation avec son conditionnement

social, l'intention qui préside à sa mise en œuvre et les contraintes de l'action dans laquelle elle est employée. C'est pourquoi il me semble nécessaire de distinguer quatre types de compétence, que j'appelle « situationnel », « discursif », « sémantique » et « sémiolinguistique » (Charaudeau, 2001 : 343).

Dans la pratique, Penda développe sa langue autour de ces quatre compétences : situationnelle (puisqu'elle sélectionne son parler en fonction de son entourage social), discursive (compte tenu de sa connaissance des habitudes culturelles de chacun des groupes sociaux dans lesquels elle se meut qui lui permet de contrôler les rituels langagiers appropriés), sémantique (de par sa maîtrise des croyances et des coutumes des différentes communautés qu'elle fréquente) et sémiolinguistique. Cette dernière est illustrée principalement par son aptitude à différencier l'usage des langues écrites et orales. L'espace sociolinguistique que Penda se crée sur mesure est, de ce fait, composite, à l'instar des sociétés que nous décrit Patrick Charaudeau (2001 : 343), et cette sphère de Penda devient une communauté de discours plurielle et multiple :

Toutes nos sociétés, y compris les européennes, sont composites et tendent à le devenir de plus en plus : mouvements complexes d'immigrations et d'intégrations d'un côté, multiplication du communautarisme (groupes régionaux, sectes, associations) de l'autre. Car les communautés se construisent autour de valeurs symboliques qui les inscrivent dans des filiations historiques diverses, mais des communautés qui sont davantage des « communautés de discours » que des communautés linguistiques.

Dans une interview, Seynabou Sonko reconnaît que la composition de ses personnages, et tout particulièrement celui de Penda, a comme cadre un espace narratif dans lequel les libertés s'avèrent être beaucoup plus vastes que dans la réalité, repoussant les limites et les tabous sociaux :

Penda, ce n'est pas moi. Elle m'emprunte certains aspects dans sa manière de regarder les autres personnages, de décrire son entourage plutôt que de parler d'elle-même, d'apprendre à se connaître en évoquant autrui. Mais la fiction me permet d'avoir une audace que je n'aurais pas dans la vie, et de sortir d'un déterminisme social, politique. Je peux créer un espace de liberté (Rachedi, 2023 : en ligne).

En outre, nous retrouvons chez Penda la pluralité créatrice de Seynabou Sonko, puisque toutes deux sont attentives aux voix qui résonnent autour d'elles, ainsi qu'à l'importance du silence dans leurs constructions identitaires respectives ; ici l'auteure le signifie au micro de France Culture :

Je suis très attentive aux voix et à la façon dont les gens s'expriment dans la vie de tous les jours. Je suis chanteuse également, et je travaille beaucoup avec mon oreille interne. Je collecte plein

d'informations, sans forcément prendre des notes, je pense que l'oreille à une mémoire. A partir de là, le silence a été une des conditions qui a permis l'émergence du récit. Pendant l'enfance, j'ai été énormément entourée de silence, et aujourd'hui, j'essaie d'en faire un allié. Il m'accompagne, j'essaie de lui faire confiance, et je crois que c'est ce silence-là qui rend les choses dicibles (Richeux, 2023 : en ligne).

Penda elle, nous confie:

Enfant, j'étais silencieuse. Mon mutisme en alarmait plus d'un, à commencer par Mami. Très vite, j'en ai payé les frais. Les adultes perçoivent toujours le silence comme une anomalie. Tiens, elle ne dit rien, répétait Mami. Pourtant le silence est une bille précieuse, une émeraude que l'on tient entre les doigts en direction du soleil. On ne sait plus si c'est la bille ou le soleil qui nous éblouit. Ce n'est pas parce que j'étais silencieuse que je n'avais rien à dire. Au contraire, les silencieux sont de gigantesques volcans. La terre tremble en eux (Sonko, 2023 : 27).

Tout comme Seynabou Sonko, Penda est un personnage aux sources et aux influences multiples. Du rap à l'islam, en passant par l'argot, le verlan et les dialectes sénégalais ou l'arabe, la langue que Penda construit sous la plume de sa créatrice bouillonne de créativité, de spontanéité et de couleurs. Mais loin de ses échappées incontrôlées à skate, Penda parvient à administrer expression linguistique et acceptation identitaire à l'unisson.

## 5. Conclusion

*Djinns* est un roman où le pouvoir de l'imaginaire est essentiel aux frontières du réel et de l'irréel, du visible et de l'invisible ou encore du dit et du non-dit. Sur les traces de Penda à skate, nous parcourons un univers bariolé aux couleurs de la diversité culturelle de la jeune femme. Au brouhaha identitaire initial fera place peu à peu une harmonie retrouvée grâce au cheminement parcouru aux côtés d'un djinn, blanc et masculin, qui permet à Penda d'appréhender ce monde qui lui fait face et auquel tout semblait l'opposer. Dans leur dialogue imaginaire, Penda retrouve une plénitude personnelle et linguistique qui lui permet de s'ancrer pleinement dans la société.

*Djinns* est aussi une histoire sur la quête, un récit initiatique, un conte et un cri de liberté, de façon concomitante, où l'hybridation culturelle nous fait passer de la sorcellerie de Mami Pirate à la psychiatrie du docteur Lydia Duval, sans aucune transition. Nous sommes à notre tour confrontés aux inconvénients de Penda et de son djinn face au regard des autres et nous les suivons dans leur apprentissage de l'équilibre interculturel. Dans sa narration, Seynabou Sonko se place volontairement au cœur du racisme et nous présumons que c'est son expérience, son vécu et sa vision que nous retrouvons dans les faits et dires de Penda, dans les échanges avec son djinn.

Nous terminerons en signalant que *Djinns*, bien qu'étant en partie un récit sur le racisme et la position de la communauté africaine en France, ambitionne un dessein beaucoup plus large. L'auteure nous parle de la quête de soi, en général, de la recherche de liberté individuelle aux fins de retrouver l'harmonie collective. C'est en écoutant ses voix intérieures que Penda y parvient tout en accommodant sa communication aux différentes communautés qui l'entourent. Penda arrivera finalement à mobiliser toutes ses identités tangibles ou pas, afin de les « fédérer autour d'une vision et d'un objectif commun encore à définir » (Sonko, 2023 :172), le vivre libre sans doute.

### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BHABHA, Homi K. (2007 [1994]) : *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*. Paris, Payot.
- CHARAUDEAU, Patrick (2001) : « Langue, discours et identité culturelle ». *Éla. Études de linguistique appliquée*, 123-124, 341-348. DOI : <https://doi.org/10.3917/ela.123.0341>
- CHARAUDEAU, Patrick (2009) : « Identité linguistique, identité culturelle : Une relation paradoxale », in Christian Lagarde (ed.), *Le discours sur les « langues d'Espagne »*, Perpignan, Presses Universitaires de Perpignan, 21-38. DOI : [10.4000/books.pupvd.299](https://doi.org/10.4000/books.pupvd.299)
- FANON, Frantz (1968 [1961]) : *Les damnés de la terre*. Paris, Maspero.
- JUOMPAN-YAKAM, Clarisse (22/05/2022) : « Fatou Diome : Je combats l'assignation identitaire ». *Jeuneafrique*. URL : <https://www.jeuneafrique.com/1339152/culture/fatou-diome-je-combats-lassignation-identitaire>
- LACAILLE, Jeanne (2023) : « Je ne suis pas seule quand j'écris : je suis entourée de mes ancêtres, de fantômes et de djinns ». *La Potion (Radio Nova)*, 17 février. URL : <https://www.nova.fr/musiques/je-ne-suis-pas-seule-quand-jecris-je-suis-entouree-de-mes-ancestres-de-fantomes-et-de-djinns-seynabou-sonko-216170-17-02-2023>
- LORY, Pierre (2011) : « Esprits terrestres (djinns) et relations sexuelles en islam traditionnel », in Jean-Patrice Boudet, Philippe Faure, & Christian Renoux (ed.), *De Socrate à Tintin : Anges gardiens et démons familiers de l'Antiquité à nos jours*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 93-103. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pur.121455>
- MC MAHON, Audrey ; Rahmeth RADJACK & Marie-Rose MORO (2020) : « Psychiatrie transculturelle : pour une éthique de tous les mondes ». *Canadian Journal of Bioethics / Revue canadienne de bioéthique*, 3 : 2, 54-62. <https://doi.org/10.7202/1073547ar>
- NATHAN, Tobie (2000) : « Corps d'humains, corps de djinns ». *Présentaine*, 12/13, 71-90. URL : <https://www.ethnopsychiatrie.net/actu/djinn.htm>
- RACHEDI, Mabrouck (2023) : « Seynabou Sonko : C'est nous, les spécialistes des Blancs ! ». *Jeune Afrique*, 1 juillet. URL : <https://www.jeuneafrique.com/1456022/culture/seynabou-sonko-cest-nous-les-specialistes-des-blancs>
- RICHEUX, Marie (2023) : « Seynabou Sonko : J'ai l'impression de travailler en partenariat avec le silence et le temps ». *Par les temps qui courent (France Culture)*, 15 février. URL :

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/par-les-temps-qui-courent/seynabou-sonko-ecrivaine-7314310>

ROSEMONT, Sophie (2023) : « Avec *Djinns*, Seynabou Sonko hypnotise la littérature française ». *Vogue France*, 12 avril. URL : <https://www.vogue.fr/article/djinns-seynabou-sonko-roman>

SONKO, Seynabou (2023) : *Djinns*. Paris, Bernard Grasset.

TOURNEUX, Henry (1999) : « Les animaux supports de génies chez les Peuls du Diamaré », in Catherine Baroi et Jean Boutrais (ed.), *L'Homme et l'animal dans le bassin du lac Tchad*, Paris, Éditions IRD, 263-275. URL : <https://shs.hal.science/halshs-03272061>